

Le magasin de porcelaines

Virgil Mazilescu

Volume 16, numéro 4 (94), juillet–août 1974

Écrivains de Roumanie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31451ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mazilescu, V. (1974). Le magasin de porcelaines. *Liberté*, 16(4), 12–15.

Le magasin aux porcelaines

Cher monsieur,

Veillez avoir l'obligeance de noter que ces lignes, quoique assez bien venues ici, l'auraient été encore davantage à la fin de ma dernière lettre à laquelle vous avez répondu avec beaucoup d'amabilité, j'oserais dire même avec affection. Je me souviens, cher monsieur, du temps où j'étais encore tout enfant et que mon père, homme d'une carrure impressionnante, haut en couleur et taciturne, l'homme le plus taciturne peut-être que j'aie jamais connu, m'emmenait volontiers avec lui à la pêche. Mais moi, jamais je n'ai réussi à prendre le moindre poisson, et des journées, des semaines, des mois entiers se sont écoulés pendant lesquels je n'ai rien désiré autant que rompre enfin le cours de cette malchance. Que se passait-il donc ? Il suffisait qu'il y eût un poisson de trois kilos et plus dans la rivière ou le lac que nous gagnions, mon père et moi, dès le milieu de la nuit, pour qu'il morde justement à mon appât et casse ma ligne. J'en achetais une autre avec les meilleurs scion et moulinet de la terre, seulement, entre temps, les poissons pesaient six, dix, quinze kilos, de sorte que mes efforts restaient vains. J'ai connu une situation semblable un peu plus tard lorsque je travaillais dans un grand parc municipal. J'ai bien cru en devenir fou. Des graines de fleurs se glissaient sous ma peau pour y germer. Vous imaginez comme j'étais beau : un vrai cerisier aux premiers jours du printemps !

J'ai la réputation, très cher monsieur, d'être une personne calme, d'un abord facile. Qui sait ? peut-être même un homme heureux. J'accrois depuis quelques années, pour le bien de mes semblables et le mien propre, un travail qui ne me semble guère pénible, mais voilà ! comme chacun de mes anciens métiers à sa façon, il présente un petit inconvénient : il me force à rester debout pendant plusieurs heures par jour. Or, depuis un certain temps, mes pieds gonflent, rien que trois orteils, à commencer par le petit, surtout vers le soir et même la nuit, oui, oui, même pendant mon sommeil (ne trouvez-vous pas cela curieux ?) et je vous assure que c'est effrayant pour un homme de sentir menacés son aspiration la plus profonde, le rêve de sa vie, son rêve, que dis-je ? sa malédiction quotidienne — cette petite tache verdâtre aimée et maudite (que je suis seul à voir) qui grossit, couvre d'abord le coude gauche, grimpe sur le bras, sur le cou... le menton, le nez, les yeux, non ! pas les yeux, eux, ils doivent continuer à regarder, ils remplaceront aussi le nez, ils sentiront, et les oreilles, ils entendront, guetteront le plus léger bruit... puis qui saute, elle m'a englouti (je suis seul à la voir), elle saute par terre, monte sur le mur comme un chat enragé, c'est maintenant au tour de la fenêtre, non ! pas elle, entre la fenêtre et la rue il y a le même rapport qu'entre les yeux et la chambre... ; mon rêve, cette petite tache verdâtre, que j'avais fière mine, mon Dieu ! souffrant le martyre à cause de ces insupportables enflures de plus en plus douloureuses.

N'allez surtout pas vous alarmer, s'il vous plaît, en fait il ne s'agit pas d'une tache *vraiment* dangereuse, les enflures, elles oui, elles le sont, l'histoire de la tache verte ne m'a servi qu'à... comment dire ?... capter votre attention et votre bienveillance. Bref, à cause de mes pieds gonflés je ne peux plus du tout marcher ou bien je marche très, très lentement, et voilà ! dans mon cas j'ai justement besoin d'une vitesse de déplacement hors du commun. Je n'ai qu'à utiliser un quelconque moyen de locomotion, me direz-vous. Une bicyclette ? Si vous êtes tenté, à la lecture de ces lignes, de me donner un tel conseil, je puis vous assurer par ma foi que vous n'êtes pas le premier, ni (je le crains)... le dernier. Une automobile ? Seul le respect que je vous porte, quoique

nous connaissant à peine, nous ne nous sommes hélas ! rencontrés qu'une seule fois chez notre bon ami commun, m'empêche d'éclater de rire. Et pourtant . . . Supposons que j'aille en automobile, aussi vite que je le désire et que je sois obligé de m'arrêter brusquement (vous ne saviez pas cela), de m'arrêter à tout prix, de sauter de voiture et de me retrouver presque au même instant dans une boutique de porcelaines. Presque au même instant ! Autrement . . .

Arrêtons-nous et calculons : de la chaussée jusqu'à la porte de la boutique, si celle-ci se trouve sur le trottoir de droite, il n'y a parfois que deux à trois mètres, si elle est sur la gauche, dix à douze mètres ; étant donné l'état de mes pieds depuis plusieurs années, je peux parcourir la distance en moins de dix secondes pour la première éventualité, en trente secondes, pour la seconde. C'est beaucoup, cher monsieur, beaucoup trop et . . . j'ai encore une fois raté mon coup, encore une fois je suis obligé de tout reprendre à zéro.

Il y aurait pourtant une chance sur mille. Je m'arrête. Je descends. Je veille à ne pas faire claquer la portière. J'ai très mal, c'est incontestable, même en marchant presque nu-pieds, car depuis un certain temps je ne porte plus que des chaussettes noires avec deux cartons collés à leur semelle. J'ai laissé pousser ma barbe pour qu'on ne me reconnaisse pas et j'ai changé le numéro de ma voiture. Il doit y avoir foule dans la rue, une foule monstre, le vendeur de porcelaines se dispute avec le seul acheteur, à ne pas oublier, je vous en prie *le seul acheteur de la boutique*, ce qui est d'ailleurs assez peu probable étant donné qu'une dispute entre quatre yeux n'a de charme pour personne, il ne se dispute peut-être pas, mais désire seulement de tout son coeur le convaincre d'une vérité vraie, ce serait la raison pour laquelle il fait des gestes étranges et brusques, en tendant le bras comme une épée, en portant sa jambe à son front pour saluer, et, dehors, il y a du soleil et je me faufile sur la pointe des pieds, dans les frondaisons des oiseaux chantent et les enfants qui s'arrêtent pour les écouter essayent d'en distinguer le plumage jaune ou orange aux taches noires grosses comme des sous ou, purement et simplement, bleu, entièrement bleu au milieu des

feuilles vertes ! Oh ! je suis sûr que vous avez compris. Si le marchand m'aperçoit, tout est perdu ! Notez encore que, entre toutes ces mesures de précaution et coïncidences heureuses, j'ai omis à bon escient d'ajouter un détail de la plus haute importance : saurai-je que je dois m'arrêter juste ce jour-là, à cet instant-là, devant le magasin de porcelaines, devant le théâtre, devant le tabac . . . devant la maison au chèvre-feuille . . . devant la cabane enfouie dans la montagne, où dorment, ivres comme des dieux le samedi soir, heureux et moulus de la fatigue de la semaine, des bûcherons ? Sinon je passe en voiture, je passe à bicyclette, mon très cher monsieur, je traîne mes pieds blessés sans regarder en arrière, un peu ennuyé, et je me souviens combien j'étais beau autrefois, les graines germaient sous mes paupières et de méchants poissons cassaient mes cannes à pêche.

VIRGIL MAZILESCU

(Traduit par Yvonne Kroll).